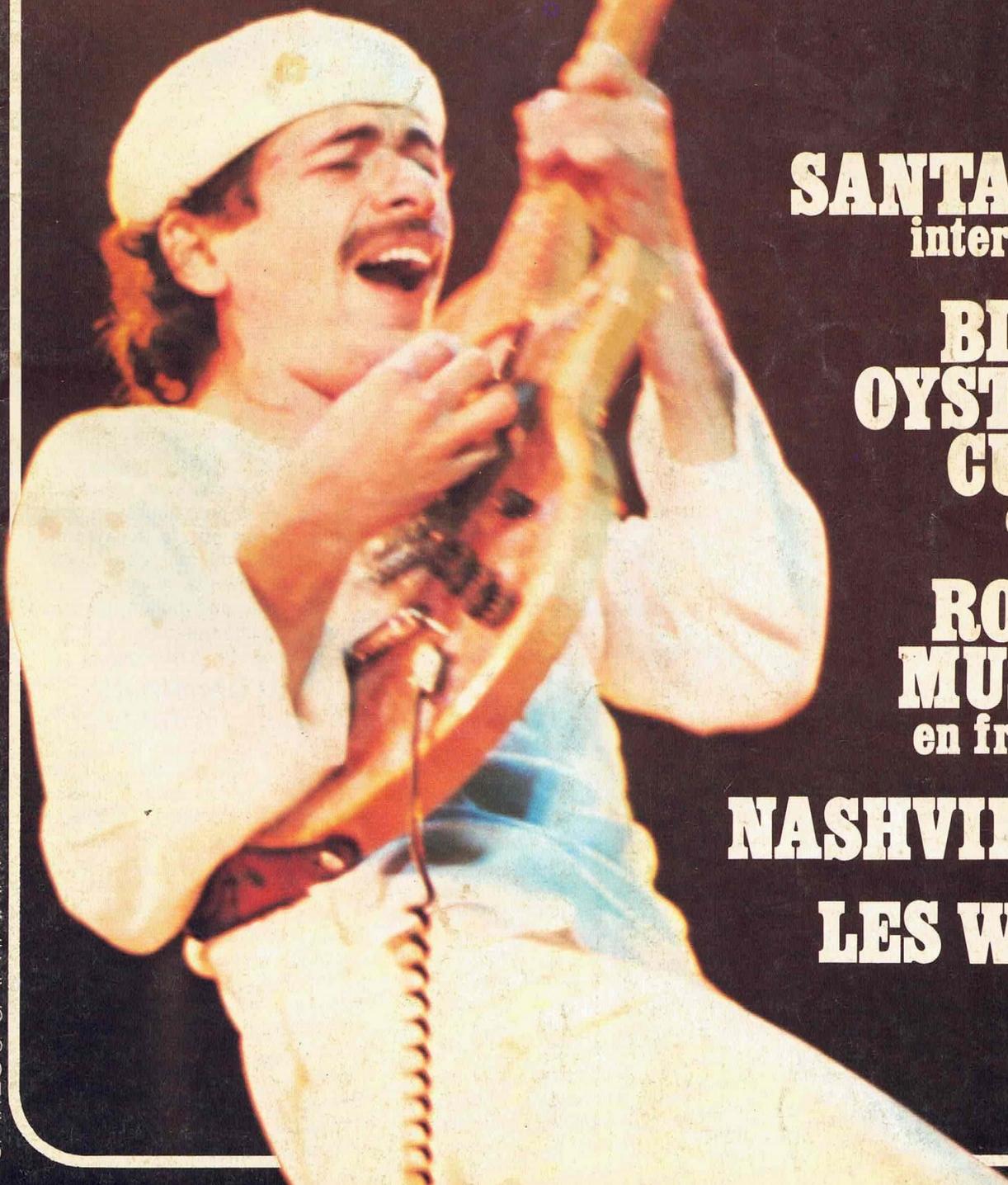


N°107 decembre 75 5F mensuel 4,50 fs

canada \$0,90

portugal :
Esc. 50,00

rock & folk



SANTANA
interview

**BLUE
OYSTER
CULT**
enfin

**ROXY
MUSIC**
en france

NASHVILLE

LES WHO
live

CARLOS-SANTANA

SUJET	PAGE	AUTEUR	ILLUSTRATION
Carlos Santana	1		Bernard Fruhinholz (studio Leloir)
	6		Jean-Michel Serre
Rock Biz	17	Jean Tronchot	
Courrier	19		Jean-Pierre Leloir
Boogie Woogie	33	Patrice Blanc-Francard	Barrigue
R & F Actualités	35		
Soft Machine	35	Jean-Marc Bailleux	Peter Mazel, Jean- Pierre Leloir
Camel	39	Jean-Marc Bailleux	Decca
Michel Polnareff	41	Benoît Feller	x
Flamin' Groovies	43	Benoît Feller	Jean-Pierre Leloir
Images	44	Jonathan Farren	
Jazz	47	Raoul Dengdett	Jean-Pierre Leloir
Béret Basque	49	Jean-Marc Bailleux	François Gaillard
Télégrammes	52	Philippe Manœuvre	
Weather Report	53	Michel Bourre	x
Bruce Springsteen	55	Philippe Garnier	Alain Dister, x, CBS
Nashville	58	Hervé Muller	Hervé Muller
Les Eléphants	64	François Ducray	64, 65 : Michel Gayout; 66 : Jean- Pierre Leloir; 67 : Mazel, RCA, Plummer
Who	68	Philippe Manœuvre	68 : Polydor; 69 : Jean-Pierre Leloir; 70 à 72 : Maurice Lafontaine
Paradis Perdus	73		Elliott Landy
La Nuit	80		Philippe Druillet
Santana	84	Hervé Muller	Bernard Fruhinholz- (studio Leloir)
Blue Oyster Cult	88	Pierre Benain	Jean-Pierre Leloir Lettrage : Dom
Roxy Music	92	Paul Alessandrini	Peter Mazel, Island
Flashes	96		
Disques	101		Padrais Creston
Fous du Folk	127	Nicolas Cayla	Gilbert Nencioli
Comix Parade	129	Marjorie Alessandrini	
Erudit Rock	131	Benoît Feller	Polydor, x
Soul	135	Jean-Louis Lamaison	Jean-Pierre Leloir
	136		Dominique Hé
Presse Livres	139	Marjorie Alessandrini	



Editions du Kiosque Administration, Rédaction et Publicité, 14, rue Chaptal, 75009 Paris. Tel. : 285-10-20 (lignes groupées). Revue mensuelle. Numéro 107, décembre 1975. Abonnements : France et zone franc. 1 an (12 numéros) : 52.50 F. Etranger, 1 an : 65 F français. Voir bulletin d'abonnement page 150.

Directeur : Robert Baudelet. Rédacteur en chef : Philippe Koechlin. Secrétaire général de la rédaction : Jean Tronchot. Comité de rédaction : Philippe Adler et Jean-Pierre Leloir (photo). Secrétaire de rédaction : Philippe Paringaux. Publicité : Rachel Belma au journal.

Tous droits de reproduction réservés pour tous pays. © Copyright by Editions du Kiosque 1975. Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus. Les insertions publicitaires publiées dans ce journal n'impliquent nullement l'engagement du journal de recevoir les annonces qui lui seraient soumises. Le contrat de publicité n'est pas réalisé par la sollicitation de l'annonceur mais par l'acceptation du journal qui conserve l'entière liberté d'y donner ou de n'y pas donner suite sans avoir à fournir ni motif ni justification. Commission Paritaire : 44.498. Dépôt légal n° 9660 - Editions du Kiosque - Le Directeur de la publication : Robert Baudelet - Distribution N.M.P.P. - Imp. L.P.F. Léonard Danel, Loos.

DEVADIP OU LA GUITARE DE DIEU

A l'arrière-plan règne un brouhaha de conversations et de verres qui s'entrechoquent, l'animation vaine du bar d'un grand hôtel vers midi. Assis à une table un peu retirée, étranger à cette frénésie, Carlos Santana me confie, de cette voix extrêmement douce et égale, où traîne toujours un fond d'accent latino-américain, que cette tournée européenne avec Earth Wind & Fire est une des plus inspirantes qu'il ait jamais vécues. L'amitié entre deux groupes « habités par une flamme analogue », m'explique-t-il, crée en scène une émulation libre de toute tension...

Le soir même, le concert illustra son propos au delà de toute espérance. Un répertoire un peu élargi par rapport à la tournée américaine avec Clapton, deux tiers environ du matériel provenant des trois premiers albums, un groupe brûlant d'une énergie dense, le public debout et plusieurs rappels: Santana joua superbement. Pourtant, si la musique est dans sa forme à nouveau bien proche de celle du premier Santana, elle n'en a décidément pas retrouvé l'esprit sauvage et lui a substitué une espèce de joie débridée. Et ce gentil moustachu, coiffé d'un béret blanc et chaussé de sandales, qui est assis en face de moi à cette table de l'hôtel Lutetia, il est quand même bien éloigné de la grâce sauvage du rocker mexicain aux bracelets de cuivre et à la longue chevelure noire de jadis.

Mais ce passé, Carlos l'a renié, non seulement spirituellement, mais aussi, bien qu'il s'en défende plus ou moins, musicalement. Parce qu'il renie le blues, tel qu'il le vivait à l'époque. Parce qu'en fait il renie aussi de plus en plus son héritage culturel latino-américain. Ce qui frappe, dans ses disques récents comme dans les propos qui suivent, c'est à quel point Carlos Santana s'est américanisé, comme n'importe quel bon Chicano de Californie qui a réussi socialement. Et son trip Sri



Chinmoy fait intimement partie de ce processus, avec cette espèce de naïveté convaincue qui est si chère à l'esprit de l'Américain moyen. Carlos «Devadip» Santana se refuse à séparer son art de



ses convictions spirituelles, qui reviennent dans la conversation avec une persistance parfois un peu agaçante mais qu'il faut bien accepter si l'on veut comprendre l'homme et sa musique. Or l'un comme l'autre conservent une vigueur et une sensibilité qu'on peut aisément apprécier sans se préoccuper du reste, après tout. Comme Mick Jagger qui, caché derrière les amplis, dansait au rythme de « Evil Ways ».

DEVADIP ET MAHAVISHNU

H.M. – *Comment en êtes-vous arrivé à jouer à nouveau la musique de vos débuts, alors que vos albums les plus récents étaient plutôt plus jazzy ?*

C.S. – Parce que... elle est plus proche des gens. Ils établissent un rapport beaucoup plus étroit avec ce genre de simplicité et de dynamique pure. Ça m'a rendu conscient qu'en fait il faut que je fasse deux choses distinctes : Santana et Devadip. Parce que « Borboletta », « Welcome » et « Caravanserai » sont un mélange des deux, et beaucoup de gens ne s'y retrouvent pas.

H.M. – *Qu'allez-vous donc faire maintenant ? D'une part la musique de Santana, et d'autre part la vôtre ?*

C.S. – Exactement.

H.M. – *Dans cette perspective, pensez-vous travailler à nouveau avec John McLaughlin ?*

C.S. – Oui... je pense. Je le désire très profondément. Mais je ne sais pas trop où nous en sommes maintenant, parce que John traverse d'énormes problèmes domestiques dans sa vie privée... Parfois il semble que John McLaughlin prenne le dessus sur Mahavishnu. Il est mon frère et il me manque beaucoup. Il traverse à l'heure actuelle une phase qu'il pourrait éviter, je crois, s'il réalisait quelle est vraiment sa place et ce que notre Guru lui a donné. Il n'aurait pas besoin de souffrir, mais il souffre vraiment en ce moment. Je crois simplement qu'il ne sait plus s'abandonner avec la même humilité. H.M. – *Pensez-vous que cela ait un rap-*

port direct avec les difficultés internes qu'a connu son groupe à partir du départ de Jean-Luc Ponty ?

C.S. – Oui, tout cela se tient. Et tout récemment, ça a explosé comme un volcan. D'après les dernières rumeurs qui me sont parvenues, il s'est remis à boire, à se défoncer... Oui, mon frère me manque. Je voudrais lui parler et simplement lui exprimer mon amour, mais il ne m'appartient pas de lui dire comment vivre sa vie. C'est lui qui m'a fait découvrir la Voie, et si jamais il décidait de la quitter, il me manquerait. Car rien ni personne ne m'a jamais apporté ce que Guru m'a apporté.

H.M. – *Apparemment, John a essayé d'amener tous les musiciens de son groupe à devenir des disciples. Avez-vous eu la même tentation avec le vôtre, à un moment ou à un autre ?*

C.S. – Oui. Parce qu'à l'époque je m'imaginai que si nous avions tous le même but nous le réaliserions plus facilement. Mais maintenant je me rends compte que bien que tous les membres de Santana aient des philosophies différentes, nous avons tous le même but : nous voulons rendre les gens heureux. Je ne crois plus qu'au résultat que nous atteignons, et c'est tout.



H.M. – *Mahavishnu ne semble pas avoir votre tolérance, à en croire d'anciens membres de son groupe...*

C.S. – C'est qu'il y a John McLaughlin d'une part, et Mahavishnu d'autre part. Mahavishnu est très humble et tolérant, John McLaughlin est très arrogant et bizarre... Comme moi aussi je peux l'être. Mahavishnu et Devadip, c'est ce que nous sommes vraiment. Mais si les gens viennent à lui en s'adressant à John, inconsciemment il devient John.

H.M. – *Cela est-il également vrai pour vous ?*

C.S. – Si je lis les écrits du Guru et que je médite chaque jour, qu'importe comment on m'appelle, je sais qui je suis vraiment, à tout moment.

H.M. – *Il semblerait donc que vous y arriviez mieux que John... pardon, Mahavishnu ?*

C.S. – Cela paraît incroyable, parce que pendant les deux premières années je pensais qu'il avait une telle avance sur

moi que je ne pourrais jamais être aussi proche de Guru que lui. Mais ce n'est pas vrai, c'est une question d'aspiration et de sincérité, pas de temps.

COMME UNE CHAUSSURE

H.M. – *Vos convictions spirituelles ont-elles jamais causé aucun problème au sein de Santana ?*

C.S. – Mon erreur fut de tenter d'imposer ma vie aux leurs, leur erreur fut de ne pas comprendre que j'essayais seulement de me trouver moi-même... Si n'importe qui commettait une faute, comme de se faire une fille ou de se défoncer, personne ne s'en préoccupait,



mais si c'était moi les autres grossissaient l'incident hors de proportion. C'était déjà un problème avec mes groupes précédents : s'ils sentaient que j'aspirais à quelque chose et que j'échouais, c'était vraiment un échec, bien plus que s'il s'était agi de quelqu'un d'autre.

H.M. – *N'est-ce pas dû au simple fait d'être le leader ?*

C.S. – Pas tant un leader que quelqu'un dont on attend qu'il soit ce qu'il est censé représenter, alors que moi je n'attends rien de tel de personne. Ainsi, au moins ne puis-je être déçu.

H.M. – *Pouvez-vous vraiment jouer à nouveau des titres comme « Soul Sacrifice » et y trouver la même signification qu'à l'époque, alors que vous-même, le groupe et surtout le mode de vie du groupe ont tant changé ?*

C.S. – La musique est une vibration, ce n'est pas la chanson elle-même qui importe... Alors quand je joue « Soul Sacrifice » maintenant, la vibration est différente. Et puis les musiciens sont différents. Mais si je sens que j'offre d'abord la musique à Dieu, c'est tout ce qui compte. Le meilleur musicien du monde, sa musique est vide si elle n'a pas d'âme.

H.M. – *Quelles étaient donc vos motivations lorsque vous jouiez ces morceaux à l'origine, avec le premier groupe ?*

C.S. – Je voulais seulement rendre les gens heureux, leur faire oublier leurs peines et leurs problèmes, les faire danser.

H.M. – *Ce premier groupe avait une vie plutôt agitée, non ?*

C.S. Elle était très inconsistante. Tout le monde abusait des expériences avec les drogues, l'alcool, les femmes... Finalement, ça se répercute sur la musique au moment de monter en scène.

H.M. – *Mais ne pensez-vous pas que ces expériences se retrouvaient aussi dans la musique, qu'elles en faisaient partie ?*

C.S. – Non. La musique en elle-même ne peut pas dire ce que vous êtes ou devez être. Elle est là, et c'est à vous d'en faire ce que vous voulez. C'est comme... une chaussure, vous voyez ?

H.M. – *Mais on peut marcher avec des chaussures, et on peut courir avec. Le groupe actuel est composé de musiciens très calmes et très posés, alors que ceux de l'époque étaient intenses et agressifs... La musique peut-elle vraiment être la même ?*

C.S. – Finalement, il y a des chaussures qui vous font mal aux pieds, et on finit par s'en débarrasser, et il y a des chaussures avec lesquelles on est bien. C'est la même chose avec la musique, il faut arriver à la faire de la façon la plus naturelle possible. Je n'ai plus envie d'être entouré de gens qui ne parlent que de femmes et de drogues, ça m'ennuie. Je veux être avec des gens qui parlent de leurs gosses, ça a plus de sens. C'est ce qui s'est passé avec le vieux groupe, ils ont fini par croire que le succès de quelques albums faisait d'eux des êtres à part, qu'ils étaient des dieux avec les femmes et tout ça. Un jour, j'en ai eu assez. J'ai essayé d'aspirer à quelque chose de mieux, et ainsi Dieu m'a mis en mesure de choisir.

H.M. – *Tout en jouant à nouveau la même musique ?*

C.S. – Oui. Parce que ce sont les gens qui rendent les choses dégradantes ou parfaites. Ce n'est pas la musique.

H.M. – *Mais alors, dans quelle mesure votre prise de conscience changea-t-elle votre musique ?*



C.S. – « Caravanserai » fut le moment où je sentis que j'avais besoin de me vider, puis de me remplir avec autre chose.

H.M. – *Dans quelle mesure ce changement avait-il un rapport avec votre Guru, et dans quelle mesure votre rencontre avec John McLaughlin l'a-t-elle influencé ?*

C.S. – Il est totalement en rapport avec le Guru. John n'était qu'un instrument...

AVEC L'AIDE DE DIEU ET DE C.B.S.

H.M. – *L'évolution de votre musique après « Caravanserai », avec « Welcome » et « Borboletta », fut donc purement le fruit de votre nouvelle prise de conscience ?*



C.S. – Oui. Ce qui s'est passé, c'est que ces trois albums sont principalement composés de chansons dévotionnelles, offertes à Dieu et à mon Guru, alors qu'avec les trois premiers il s'agissait de jouer pour des milliers de gens; et c'est pour cette raison qu'ils sont plus dynamiques. Maintenant il faut que je revienne à cela avec Santana, il faut que je joue pour les masses, alors qu'en tant que Devadip, et comme Columbia me le permet, je peux faire des chansons plus personnelles... et universelles tout à la fois.

H.M. – *On en revient à ce que vous disiez tout à l'heure à propos des trois derniers albums, qu'ils sont un mélange de Santana et de Devadip...*

C.S. – Exactement. Mais en fait, « Caravanserai » n'était même pas ça. Ça m'était égal. Je me souviens que Clive Davis (alors président de Columbia) est venu me voir dans le studio et m'a dit: « Cet album ne va pas se vendre. C'est mon devoir de te le dire. » Je lui ai répliqué: « Ça m'est égal. C'est mon devoir de le faire. » A ce moment-là je me sentais un produit, ce que je suis, aux yeux de certaines personnes du moins, et j'avais décidé qu'avec ce disque-là je ne voulais pas être un paquet de Marlboro, qu'il allait vraiment être ce que je me sentais devenir. Maintenant je ressens les choses différemment. Je crois que c'était négatif de ma part de me sentir un produit, et si je suis sincère et humble dans mes actions, je peux faire de la musique commerciale, parce que c'est une offrande... La musique de Devadip, je sais qu'elle ne se vendra pas beaucoup, mais elle a un rôle à jouer. Les gens qu'elle touche, elle les touche vraiment. La musique de Santana cherche à atteindre les masses, mais elle apporte la joie, il n'y a rien de mauvais en elle. C'est pour cela que je peux faire les deux, atteindre à la fois la qualité et la

quantité. Un jour je crois que ces deux musiques ne feront qu'une, mais il n'est pas encore temps. J'ai essayé, Mahavishnu a essayé, Weather Report, Chick Corea ont essayé. Il n'est pas encore temps, mais c'est inéluctable. C'est comme l'étalage d'un fruitier: si vous aimez ses pommes et ses bananes, vous finirez par essayer ses avocats. Si les gens aiment l'une de mes musiques, ils seront tentés d'essayer l'autre... Il y a beaucoup de gens qui sont déjà prêts à cela, qui en ont assez de courir les filles, de boire, de se défoncer... Pour ceux-là, ce genre de musique peut agir comme un miroir spirituel, mais les masses n'en veulent pas. Même John Coltrane, on ne l'entend jamais à la radio à New York, tellement il était en avance. Quelque chose comme « Illumination », les gens ne sont toujours pas prêts à l'assimiler. Alors moi, il faut que je redescende vers les foules, pour le moment du moins.

H.M. – *Ces gens dont vous parlez, qui d'après vous sont prêts à changer spirituellement, ne pensez-vous pas que ce qu'ils recherchent en fait désespérément c'est une autre forme de fuite, un nouveau genre de défense, en somme ?*



C.S. – Certainement. Des tas de gens n'en viennent là que par pure curiosité, mais finalement ils découvrent la vérité. Beaucoup d'entre eux viennent à Sri Chinmoy, par exemple, parce qu'ils se disent: « Hey, peut-être qu'ainsi je vais pouvoir jouer comme Mahavishnu ou comme Santana ! » (sourire) Parce qu'ils essaient de comprendre avec leur esprit, pas avec leur cœur. Tout ce que Sri Chinmoy a fait pour moi, c'est qu'il m'a permis d'extraire de moi-même *ma* musique – lorsque je dis ma musique, je veux dire celle que Dieu a mise en moi, pas celle de Carlos, parce que je ne peux pas revendiquer cette musique, elle n'est pas mon monopole... !

H.M. – *N'y a-t-il pas là une contradiction avec le fait que cette musique se vende, sous forme de disques, avec tout ce que cela implique comme notions de propriété et de droits ?*

C.S. – Non... Parce que... Voici ce qui se passe: de même que les fleurs devraient être gratuites, la musique devrait être gratuite. Pourtant, il faut (suite page 141)

s'exhibe tout entier, et si la ronde le brise, inch Allah, mille autres se battront pour la place sur le grill. Plus de performers, plus de gobeurs de mouches face à face : un acte. Les déviches hallucinés ne sont plus loin, et Jajouka, Cuba et les bruits ancestraux des jungles de partout n'ont pas fini de glisser leurs rythmes sorciers sous le binaire des grandes cités.

Ladies first.

Voilà. Les traîneurs de gerbe, dealers d'angoisse à bon marché fleurissent de toute part. Des crétiens bornés de Lynyrd Skynyrd aux lamentables pantins de Kiss, toute une panoplie de croquants bien encadrés, déchets goulus. Et vous ne trouverez guère en face d'eux que la furia d'Aerosmith, les inglés de Little Feat ou les mystérieux garage-bands qui ont nom Television, Ramones à N.Y.C.; Frenchies ici... Ou alors, plus vite, Patti Smith et Bruce Springsteen.

Il fallait mourir pour frapper, finissons-en, tant pis pour les croque-morts. Patti, on ne sait plus s'il faut tout croire de sa légende, toute faite de cris d'extase. Je ne connais que son visage, sa silhouette, quelques phrases terribles et belles et sa version de « Hey Joe ». Un visage et une voix qui ne risquent pas de vous lâcher le coude avant longtemps. Et si cette fille n'est pas Joplin, si elle s'amuse à jouer folk avec Dylan, si les pastilles lui font tomber les cheveux, basta. Ecoutez une seule fois « Hey Joe », c'est Patti Smith, et vos gencives en prennent un sacré coup ; une fille qui n'a pas peur, ni de personne ni d'elle, et gare aux gorges.

Springsteen, autre chose. Un zombie costaud, sûrement pas le genre à s'angoisser pour des fourmis dans ses jambes. Mais c'est un mec, et ses chansons tonitruantes ne vous feront pas croire à Superman : Bruce Springsteen est un frère plus énergique, plus pressé et moins trouillard que vous et moi, un grand rocker, voilà. Lui et Patti sont l'inverse d'un couple qu'on forcerait à symboliser quelque chose. Simplement ils procèdent du même mouvement hors de la bouillotte ; Patti, femme admirée et crainte, Bruce, homme adulé en désespoir de cause, acculé à figurer l'ultime héros pur de la cité. Et je parie, ils joueront d'autres rôles, qu'on ne devine même pas, très bientôt et très fort.

Le temps des graisseux mondains tourne au vinaigre, les cris de Janis Joplin et les larmes de Marianne Faithfull ont semé. Nous ne prendrons plus des gâteaux de miel pour des gâteaux de shit. Et vous autres, les lourdauds qui voudront n'en rien savoir, gaffe.

Voici le temps des émeutières, le rock suit les boulevards, encore. « Dreamin' my dream » ? Bon vent, les dames. — FRANÇOIS DUCRAY.

SANTANA

(suite de la page 87) de l'argent pour acheter de nouvelles graines et les planter, non ? C'est le même principe. Ce serait une contradiction si j'étais assis ici avec un cigare à la bouche, plein de diamants aux doigts et trois nanas avec moi, et que ma femme était en train de souffrir à côté... Ce serait une contradiction si j'étais possédé par tout cela. Mais je l'utilise de façon telle que je suis en harmonie avec la société, avec le gouvernement, avec ma famille, avec mon Guru, avec moi-même, avec tout le monde. Toutes ces choses matérielles ne sont que des instruments. Ce que le Guru dit, ce n'est pas de renoncer au monde, mais de le revendiquer pour Dieu, d'amener à lui d'autres frères et sœurs. Ça serait complètement stupide de se retirer dans une grotte et de se laisser pousser une longue barbe.

LÈVE-TOI ET MARCHE

H.M. — *Votre musique ne va-t-elle pas refléter cet état d'esprit ?*

C.S. — Bien sûr, la musique est comme un miroir. Mais ce qu'elle reflète avant tout, c'est la sincérité ou son absence.

H.M. — *Ne reflète-t-elle pas plus que cela ? Il me semble que lorsque vous jouez maintenant la musique de vos débuts, elle n'est plus la même. « Soul Sacrifice », par exemple, ne contient plus cette colère qu'on y ressentait auparavant, en particulier tel que vous l'aviez joué à Woodstock.*

C.S. — C'était une musique pleine de colère parce que ce festival marquait la fin de la culture hippy. Après Woodstock, tout a commencé à s'effondrer. Ce que beaucoup de hippies faisaient et font toujours, c'est justement qu'ils cherchent à échapper au monde. Ils n'aiment pas leur boulot, alors dès qu'ils sont rentrés chez eux ils allument un joint et ils mettent la stéréo à fond. Ça, c'est une fuite.

H.M. — *Etes-vous conscient que bien souvent c'est Santana qu'ils écoutent, justement ?*

C.S. — Oui. Mais je trouve ça bien, parce que lorsqu'ils écoutent Santana ou Mahavishnu ou certaines autres musiques, ils s'imaginent trouver un refuge ; mais ce qu'ils découvrent souvent à l'intérieur, c'est un miroir. Ils peuvent aimer ou ne pas aimer ce qu'ils y voient, mais ce qu'il leur dit c'est : « Pourquoi te cacher ? Tu peux quitter ce boulot et devenir quelque chose que tu veux vraiment être. Ça peut prendre quelques mois, mais tu

LES RANCHEROS BOOTS

Importation exclusive de
WESTERN HOUSE



CUIR NATUREL du 35 au 45 = 300 F

BON DE COMMANDE
à découper et à retourner à :

WESTERN HOUSE R.F.

6, Rue Rude - 75116 PARIS

Nom :

Prénom :

Adresse :

Pointure	Quantité	TOTAL

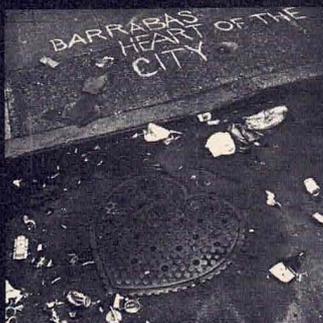
Ci-joint Règlement de Frs :

par : Chèque bancaire
Chèque postal
Mandat lettre

Désolés, pas d'envoi
CONTRE REMBOURSEMENT

Articles en Vente également :
13, Av. Grande Armée - 75116
23, Rue des Canettes - 75006

Nouveaux 30 cm



BARRABAS
30 cm Eur 913 039
Mc 914 039



ATOLL
30 cm Eur 913 002

DISTRIBUTION
wea
filipacchi music

en as la capacité.» Le message de Santana, celui de Mahavishnu, de Earth Wind & Fire et de beaucoup d'autres groupes est le même: «Eveille-toi, lève-toi, marche, observe, cours et élève-toi.» H.M. – *Était-ce déjà le message du premier Santana ?*

C.S. – La signification profonde était la même: «Lève-toi et amuse-toi», c'est la même chose. La seule différence, c'est que le groupe actuel est libre de toute drogue. Nous jouons la même musique et personne ne peut me dire que Santana a perdu de son dynamisme, parce que je suis en scène et que je sais quel effet ça faisait à l'époque et comment c'est maintenant. Et personne ne peut sentir ça mieux que moi.

H.M. – *Il y a tout de même une différence entre ce que vous ressentez dans la musique en la jouant et ce qu'y trouve le public.*

C.S. – Non... La musique possède un pouvoir d'intoxication, et c'est évidemment le musicien qui le sentira le plus fortement... C'est comme une exposition de peinture; qui donc y trouvera le plus de beauté: celui qui vient regarder le tableau, ou le peintre lui-même ?

H.M. – *Je crois qu'ils en ressentiront la beauté de façon très différente; le rapport qu'ils ont avec l'objet n'est pas le même...*

C.S. – Prenons un autre exemple: qui donc éprouvera le plus d'amour pour un enfant: ses propres parents, ou les voisins qui admirent le bébé ?

H.M. – *Je ne pense pas que ce soit du tout la même chose. En tout cas, cela signifierait donc qu'en concert votre musique vous apporte plus à vous-même qu'au public...*

C.S. – Parfois. Cela dépend du public. Si

celui-ci possède la capacité d'écouter la musique avec la même intensité que je la joue, peut-être. Parfois ce pourra même être lui qui donnera le plus parce que sa sincérité sera plus immédiate que la mienne. Il m'arrive de savoir au fond de moi-même que je suis en train de bien jouer, mais de me dire mentalement: «Ah, je pourrais faire tellement mieux, je suis mauvais, je ne suis même pas foutu de tenir proprement ma guitare...» Mais alors quelqu'un qui ressentira ma musique avec son cœur pourra venir me dire: «Tu déconnes, j'adore ce que tu as joué.» C'est-ce qu'a fait le guitariste de Earth Wind & Fire en venant me faire écouter une cassette d'un des concerts, et ça m'a vraiment fait du bien... Une des raisons à cela, c'est que j'écoute constamment toutes sortes d'autres musiques mais que je n'écoute guère la mienne. Ce que je recherche tout le temps, c'est une voix. J'aime les voix, je n'aime pas les guitaristes, parce que très peu d'entre eux savent «chanter» avec leur instrument. La plupart impressionnent par leur imagination à combiner des notes ensemble, ou leur vitesse, ou leurs structures harmoniques, mais ils ne savent pas faire «chanter» leur guitare, et moi c'est ce que je recherche. Une seule note qui chante vraiment l'amour et vous donne un frisson...

BLUES PAR PROCURATION

H.M. – *C'est très vrai, mais n'était-ce pas déjà le propre des vrais grands guitaristes de blues, comme B.B. King, par exemple ?*

C.S. – Pas vraiment. Dans une certaine mesure, oui, parce qu'on trouve chez eux énormément de feeling, mais en dehors de cela non, parce que la plupart d'entre

eux pensent que pour jouer le blues il faut être maltraité et malheureux et boire tout le temps. C'est de la stupidité. Il suffit d'avoir vu des ivrognes dans la misère pour pouvoir s'identifier à eux et jouer le blues, on n'a pas besoin de se détruire soi-même, vous voyez ce que je veux dire ? Le blues reflète des sentiments simples, la souffrance ou la joie, et pour pouvoir le jouer il suffit de s'identifier à ces sentiments.

H.M. – *Ne croyez-vous pas cependant que si le public vient au concert malheureux, ou plein de frustration et de colère, alors que vous, en scène, êtes calme et heureux, il ne trouvera pas dans votre musique le même soulagement que dans la violence et l'agressivité qu'y mettait le premier Santana ?*

C.S. – Il le trouvera, parce que la paix est la forme de vibration la plus intense et la plus dynamique qui soit. Pour moi, la violence et l'agressivité sont une faiblesse.

H.M. – *L'ancien groupe était-il donc faible ?*

C.S. – Non, parce qu'il ne reflétait aucun esprit destructif. Il possédait un dynamisme violent, mais le message n'était pas aussi clair que maintenant... Dans «Downbeat», quelqu'un a écrit que ma musique a toujours possédé une énergie vitale extrême. C'est exact, mais l'énergie vitale, c'est aussi un couteau: on peut tuer des gens avec, mais on peut aussi couper une pomme et les nourrir. Un batteur pourra utiliser cette énergie vitale pour se libérer de son agressivité, et c'est bien ainsi, mais il peut aussi frapper son instrument avec exactement le même dynamisme en étant parfaitement calme et serein... La seule chose que je ne puisse supporter, c'est un musicien qui se

SYMPHONIA
56, BOUL MAGENTA, PARIS
TEL: 208 20 02

PROMOTION SPÉCIALE

Remise exceptionnelle sur présentation
de cette publicité

Tout le matériel d'orchestre
Amplis, guitares, orgues, batteries, cuivres, etc..
Garantie totale, facilités de paiement
neuf et occasions (toutes marques)

sente incertain de ce qu'il est. Je préfère quelqu'un qui se sait mauvais et veut simplement jouer et détruire sa batterie et s'y donner à fond. Pour moi, la conviction est fondamentalement spirituelle. Elle peut être dirigée dans le mauvais sens, elle vaut quand même mieux qu'un immobilisme qui se contente de rien.

CES MECS DE BE-BOP

H.M. – *En ce qui concerne plus spécifiquement votre propre jeu de guitare, il y a eu un changement très net. Dans le temps vous aviez un son lourd et gras, maintenant vous utilisez un ampli analogue à celui de McLaughlin qui vous donne un son beaucoup plus léger...*

C.S. – J'ai utilisé ce modèle d'ampli avant lui, parce qu'il me permet de tenir des notes claires, sans gimmick, sans distorsion. Je ne crois pas que mon son soit léger, il peut être vraiment épais, ça dépend de la salle. Mais je ne veux pas d'un son gras, je le préfère plus net... Je vois bien ce que vous voulez dire. Quand j'étais au lycée, j'aimais ce genre de son gras et funky, comme celui du Paul Butterfield Band ou de Howlin' Wolf. Comme tout le monde je me sentais un rebelle, mais en grandissant on se rend compte que c'est contre l'ignorance qu'on se révolte, pas contre l'école ou le système.

H.M. – *A l'époque, étiez vous conscient de l'existence d'autres genres de musique, comme celle de John Coltrane, par exemple ?*

C.S. – Non... C'est Michael Shrieve, l'ancien batteur de Santana, qui un jour m'a apporté une pile de disques de Coltrane, de Miles Davis et quelques autres, et il m'a dit : « C'est ce que ta musique me rappelle. » Je lui ai dit : « Mon vieux, t'es cinglé, je n'ai rien à voir avec aucun de ces mecs de be-bop ! » Et puis après avoir écouté ça, je me suis procuré les nouveaux trucs de Miles, comme « In A Silent Way » et finalement « Bitches' Brew », et je me suis rendu compte que... j'aimais ce genre de musique. J'avais un blocage auparavant, tout ce que je pouvais écouter c'était B.B. King, je trouvais que le jazz c'était de la musique de cabaret, ça me semblait tellement conventionnel. Mais maintenant, je sais que j'avais tort. Une musique n'a besoin que d'être vraiment sincère pour être bonne. – Propos recueillis par HERVE MULLER.



BLUE OYSTER CULT

suite de la page 91

P.B. : – Avez-vous apprécié le public hier soir ?

E.B. : – *Oui... la plupart des gens étaient bien, mais il y avait un ou deux trous-ducul qui étaient là pour foutre le bordel. Mais c'est comme tous les publics. Cela aurait pu arriver à Boston ou autre part, ce n'est pas particulier à Paris.*

P.M. : – Ne croyez-vous pas que c'est dû à la réputation de violence du Cult ? On pouvait lire les publicités : « Un monstre hante l'Amérique »...

E.B. : – *Et d'où cela vient ? Il faut faire attention et voir les choses un peu de recul. Vous êtes de la presse, vous devriez le comprendre... Avons-nous l'air de monstres ?*

P.B. : – Pourquoi « Born To Be Wild » ?

E.B. : – *Parce que j'aime ça ! Je l'ai fait la première fois que je l'ai entendu quand c'est sorti, à l'été 67. J'étais avec un autre groupe, et nous l'avons fait le jour même, avant que ce soit un hit.*

P.B. : – Vous lisez tous beaucoup de science fiction ?

E.B. : – *Moi et Allan, c'est tout.*

P.B. : – Quels auteurs ?

E.B. : – *Tous.*

P.B. : – Cela influence-t-il votre musique, les paroles surtout ?

E.B. : – *Peut-être... certainement.*

A.L. : – *Même si on ne lit pas beaucoup, nous sommes influencés de toute façon... cet hôtel, c'est de la science fiction ! Et puis la publicité et tout cela a donné au Cult une certaine image qui fait rêver les gens. Alors ils espèrent tous quelque chose que l'on n'est pas. Nous sommes seulement des êtres humains ! (rires) Mais les gens attendent trop cela. Nous ne savions donc pas quelle serait la réaction du public parisien. On aurait pu faire un show avec « Red And Black », « Seven Screaming Diz-Busters », « Transmaniacon MC », mais nous avons joué cela pendant des années et en avons assez !*

B.D. : – *Peut-être que nous allons jouer un peu plus dans le style du MC5 pour le reste de la tournée !*

P.B. : – Que pensez-vous de tous ces nouveaux groupes qui envahissent les U.S.A. : Aerosmith, le J. Geils Band, etc... ?

A.L. : – *Aerosmith est un grand groupe de rock'n'roll !*

P.M. : Et les nouveaux : les Tubes, les Dictators, Kiss... ? On dirait vraiment qu'il y a

un renouveau de la scène rock new-yorkaise...

P.B. : – Ouais, il y a aussi les Ramones, Television, Blondie, Talking Head, etc... Tous ces garage bands.

A.L. : – *Garage bands, huh ! (rires)... C'est très intéressant, car jusqu'à il y a un an il n'y avait pas de scène rock à New York.*

E.B. : – *Quand on a commencé, il y a environ sept ans, il n'y avait presque aucun groupe, sauf le Velvet Underground, mais ils ne vendaient pas de disques et n'étaient connus que de quelques initiés.*

P.M. : – Où êtes-vous le plus populaires aux U.S.A. ?

E.B. : – *En Californie ; à Los Angeles particulièrement, et à Frisco aussi.*

P.B. : – A New York, non ?

E.B. : – *Pas autant... dans le Midwest, à Detroit, Chicago, Indianapolis aussi.*

A.L. : – *Vous devez comprendre que la vision que vous avez de New York ne traduit pas une réalité. Vous faites une sorte de fixation romantique sur cette ville...*

P.B. : – La même que vous pour Paris...

A.L. : – *Paris et l'Angleterre... Tous les groupes anglais qui viennent à New York font un tabac monstre... Mais pour cette...*

« romance » à propos de New York, elle existe à propos de chaque chose. Tous les gens pensent que partout où ils ne sont pas, c'est mieux que leur ville ou pays d'origine. Nous sommes de New York, et c'est effectivement une ville particulière. Vous savez, il y a des centaines de petites salles où passent des groupes tous les soirs, et on peut voir trois grands concerts par semaine...

P.B. : – Avez-vous vu Black Sabbath sur scène ?

A.L. : – *Quais.*

P.B. : – Vous avez aimé ?

A.L. : – *Non.*

E.B. : – *Allan ne les aime pas... Moi je les trouve bien. Ils sont drôles. Peut-être se prennent-ils un peu trop au sérieux ?!*

P.M. : – Oh ! Ozzy est vraiment killer, il est super !

P.B. : – Et vous, vous prenez-vous au sérieux ?

E.B. : – *Cela dépend de quel moi vous parlez ! (rires) Eh bien ! (se mouchant de plus belle). Je suis très schizophrène à propos de la musique.*

A.L. : – *La représentation, c'est une chose très sérieuse. Pour composer et enregistrer, on est obligé de se prendre au sérieux. Mais lorsque l'on ne travaille pas, cela semble moins sérieux, parce qu'on ne peut pas s'imaginer sur scène en permanence.*

P.B. : – Avez-vous quelquefois peur sur scène ? Du public, de la violence ?

E.B. : – *Oh ! Il y a toujours une chance pour que quoi que ce soit arrive, que des mecs un peu fous fassent n'importe quoi...*

P.B. : – En êtes-vous conscients sur